

---

# La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale

Malika EL KORSO \*

---

## 1- LE SENS D'UN TRAVAIL SUR LA MEMOIRE DES MILITANTES DE LA GUERRE DE LIBERATION

Véritable enjeu de mémoire, la guerre de libération nationale n'a pas généré beaucoup d'écrits sur la participation de la femme au combat libérateur.

- Comment combler cette lacune de l'historiographie algérienne ?

- De quelles sources dispose-t-on ?

- L'objet de recherche implique-t-il une démarche méthodologique particulière ?

---

\* Historienne - Université d'Oran.

- Comment traduire cette participation d'un point de vue scientifique sans tomber dans les écueils de la complaisance ?

- Mais au fait les femmes ont-elles une histoire qui leur est propre ? Si oui pourquoi n'a-t-elle pas été écrite<sup>1</sup> ?

Toute tentative d'écriture historique sur la femme algérienne se heurte immanquablement à deux difficultés majeures. La première tient au manque de documents, d'archives écrites. La seconde tient à l'affect, à la relation morale, affective et symbolique qu'entretiennent ces mêmes femmes avec ce qui a été et qui reste leur combat suprême.

L'espace historique est entièrement « squatté » par les hommes. Et si, par hasard une minuscule parcelle lui est réservée elle procède, encore une fois de la manipulation de la femme symbolique, de la femme image, bonne tout simplement à la consommation médiatique. Mais qu'en est-il des femmes elles mêmes, de ces militantes, hier de l'ombre, aujourd'hui du silence ? Ne participent-elles pas à cette conjuration du silence, à cette auto-exclusion programmée ? Rares très rares sont les écrits sur l'histoire militantes des femmes. Plus rares encore sont « les mémoires des moudjahidate », récits de vie ou autobiographies. Même si ces travaux<sup>2</sup> se comptent sur les doigts d'une seule main, ils restent les bienvenus. Il n'y a pas que l'analphabétisme plus répandu chez les femmes que chez les hommes qui fait barrage à la production de l'écrit historique. Les poseuses de bombes, les moussebilates des grandes villes (Alger, Oran, Constantine etc...) provenaient d'un milieu socio-culturel bien déterminé. Nombre d'entre elles étaient lycéennes, enseignantes, moudérisates ou secrétaires administratives. La pudeur accentuée par le refus de se faire entendre par ses « propres frères » a engendré le refus de se dire. « Notre silence a un sens » dira l'une d'elles (Mme GUERRAB Z.)<sup>3</sup>

Il est temps d'aller vers ces femmes, d'écouter leur silence, de les sortir de l'anonymat, de les « restituer à

---

<sup>1</sup> PERROT, Michelle (sous la direction de).- Une histoire des femmes est-elle possible ?.- Paris, Ed. Rivages, 1984.

<sup>2</sup> DRIF, Zohra.- la mort de mes frères ».- Paris, Maspéro, 1960.

<sup>3</sup> Témoignage de GUERRAB, Zohra.- Oran, 1988 et 1990.

l'histoire »<sup>4</sup>, et de sauvegarder leur mémoire menacée d'oubli, d'altération ou de disparition... Il est surtout temps pour elles de témoigner par leurs propres écrits. Les travaux de Mme Anissa BERKAT, Zohra DRIF, Jacqueline GUERROUDJ, Djamila AMRANE MINE ; le recueil de poèmes de Zhor ZERRARI etc..., sont autant d'étoiles qui scintillent dans un ciel encore sombre. Que celles qui m'ont lu des poèmes rédigés dans le feu de l'action, les publient<sup>5</sup>. Témoigner, c'est une dette, un devoir envers leurs sœurs et frères tombés sur le champ d'honneur, envers l'histoire, envers la mémoire, envers les générations montantes.

L'histoire de la femme algérienne n'est accessible que par la mémoire « en choisissant cette méthode d'investigation, nous nous replaçons dans un courant historiographique qui met l'accent sur l'importance individuelle de l'acteur historique »<sup>6</sup>.

### **1.1. Mémoire et Histoire**

La pratique de l'enquête orale menée auprès d'une vingtaine de moudjahidate, n'a fait que confirmer nos lectures méthodologiques sur la place du témoignage oral dans l'histoire. La question qui est posée est celle de la valeur de ce témoignage lorsqu'il procède de l'histoire et qu'il est porteur d'informations que nul texte écrit ne véhicule... La mémoire n'est certes pas l'histoire, elle est sélective et refoule les choses désagréables. Partielle et partielle, elle n'en demeure pas moins une source de l'histoire qui doit être traitée avec la rigueur méthodologique qui caractérise toute recherche (confrontation du témoignage oral avec d'autres témoignages, avec toutes les opérations méthodologiques possibles pour coller au fait historique et rendre par la même

---

<sup>4</sup> JOUTARD, Philippe.- ces voix qui nous viennent du passé.- Paris, Hachette, 1983.

<sup>5</sup> Poèmes de Mme KETTAF (écrits au maquis).

<sup>6</sup> HELIE LUCAS, Anissa.- Les institutrices européennes laïques en Algérie.- in Mémoires de la colonisation, actes de la table ronde.- Aix-En Provence, 9 et 10 décembre 1988.- p. 163.

le témoignage épuré de toutes ses scories ; « producteur » de nouvelles connaissances en n'oubliant pas que :

« Tout travail historique est un dialogue dans et avec le présent. Toutes nos habitudes de pensée ; nos associations d'idées, nos valeurs sont formées dans le présent. C'est une prétention et une prétention dangereuse que de croire que nous pouvons échapper au présent, partir « d'une table rase »<sup>7</sup>.

Dans ma quête du témoignage oral, je ne m'étais pas fixée comme objectif de faire un travail sur l'événement c'est-à-dire sur le fait historique lui-même. Ma seule et unique préoccupation consistait à situer un vécu parmi tant d'autres dans un ensemble composé et composite à la fois. Celui de la femme, celui des femmes entre elles ensuite et enfin des hommes et des femmes unis dans un même destin. C'est donc une approche à trois dimensions qui met en mouvement trois acteurs différents en tant qu'objet mais complémentaires en tant que facteurs de changement. Un poème, une réflexion, une remarque étaient pour moi plus importants qu'un événement daté, figé dans le temps. L'évènement n'a de sens que lorsqu'il se conjugue avec d'autres faits de même nature, il ne transmet pas les états d'âmes, il ne communique pas les souffrances et les espoirs qui font vibrer le cœur avant ou pendant le passage à l'acte héroïque.

La mémoire féminine est irremplaçable pour appréhender l'histoire de la vie quotidienne, pour saisir un cheminement, un vécu, reconstituer un climat, éclairer un passé, et tenter « de dire l'histoire autrement »<sup>8</sup>. Interroger les femmes, c'est rassembler un matériau neuf sur l'histoire de la Guerre de libération nationale, c'est aussi apporter des interrogations nouvelles, des ouvertures sur de nouvelles pistes de recherche : l'histoire des mentalités, l'histoire des souvenirs, de la famille, du couple, des bouleversements apportés par la colonisation.... Interroger les femmes, c'est aussi faire un état des lieux, caractérisé par l'occultation, l'amnésie, le non dit, la censure, l'oubli ; mais l'oubli n'a jamais été absence de

---

<sup>7</sup> FINLEY, I. Moses cité par STORA, B.- Les sources du nationalisme algérien. Parcours idéologiques, origines des acteurs.- Paris, l'Harmattan, 1988.- p. 10.

<sup>8</sup> PERROT, Michelle.- L'histoire orale des femmes, pour quelle histoire ? - Table ronde de l'I.H.T.P, 16 octobre, 1981.

mémoire, celle-ci étant seulement « en transit » pour reprendre l'expression de l'historien J. P. RIOUX.

## 1.2. «Y a-t-il une spécificité de la mémoire féminine ?»

A l'instar du collectif d'historiennes, auteurs de l'ouvrage intitulé Une histoire des femmes est-elle possible ? sous la direction de Michelle PERROT<sup>9</sup>, des participants à la table-ronde organisée par l'Institut d'Histoire du temps Présent sur le thème : Histoire orale et histoire des femmes<sup>10</sup>; de Christiane GERMAIN et Christiane de PANAFIEU sur : La mémoire des femmes<sup>11</sup>; De Yolande COHEN sur : Femmes et politique<sup>12</sup> Lilia LABIDI sur : Les Origines des mouvements féministes en Tunisie<sup>13</sup> et d'autres encore, peut-on envisager une mémoire spécifique aux femmes ? Existerait-il plusieurs mémoires ? Une publique et officielle : celle des manuels d'histoire, l'autre institutionnelle : celle des formations politiques du mouvement national (P.P.A-M.T.L.D., P.C.A., U.D.M.A., Ouléma) et la troisième une mémoire privée celle des femmes ?

Quand j'ai interrogé des militants du mouvement national (ABBAD Ahmed, MERAD Béchir, DJIBEL Mohamed<sup>14</sup>, 14 sur Mai 1945), ils m'ont longuement parlé de MESSALI Hadj, du P.P.A-M.T.L.D., des A.M.L., des préparatifs du 1er Mai 45 à Oran, des manifestations, des soldats, des actes de sabotage tel l'incendie de la mairie de Saïda, de la répression impitoyable et féroce qui a entraîné la mort de dizaines de milliers de personnes, sans compter celles qui furent torturées et emprisonnée, sans compter celles qui furent torturées et emprisonnées. Ils ont insisté sur le fait de ne pas circonscrire Mai 45, uniquement à l'Est comme l'a voulu l'historiographie coloniale, mais sur tout le territoire

<sup>9</sup> PERROT, Michelle (sous la direction de).- Une histoire des femmes est-elle possible - Paris, Ed. Rivages, 1984.

<sup>10</sup> I.H.T.P. - Histoire orale et histoire des femmes.- op. cité.

<sup>11</sup> DE PANAFIEU, Germaine et GERMAIN, Christine.- La mémoire des femmes.- Paris, Ed Messinger, 1982.

<sup>12</sup> COHEN, Yolande .- Femmes et politique - Québec, B. N, 1981.

<sup>13</sup> CHABBI-LABIDI, Lilia et ZGHAL, Abdelkader - Génération des années trente, la mémoire vivante des sujets de l'histoire - Série sociologique, n°11 - Tunis, 1985.

<sup>14</sup> Interviews réalisés en janvier et février 1995.

national, M. ABBAD, ancien responsable de la section P.P.A-M.T.L.D. d'Oran a situé tous les moments historiques, toute la trame événementielle. La mémoire collective des femmes a retenu autre chose : les viols, les événements subis par les jeunes femmes, les incendies de villages, le drame des arrestations de parents, d'amis, de voisins ; les couffins pour les détenus, la création des comités d'amnistie (cité par Gaby GIMENES et B. MERAD)... La mémoire des femmes a aussi retenu la solidarité agissante des oranais, avec leurs frères du Constantinois, et la vaste campagne de sensibilisation pour l'adoption des orphelins des massacres de Mai 1945 ; celle des militantes de la ville d'Oran a retenu, le nom Kheira Bent BENDAOU qui est resté lié à cet acte humanitaire et de bravoure.

La mémoire des hommes, procède-t-elle de la raison et celle des femmes du cœur ? Une différence de taille, l'une et l'autre sont loin d'être antinomiques. C'est la raison qui commande le geste qui engage, c'est le cœur qui lui donne tout son sens. La chronologie qui fait la caractéristique d'un militant, structuré dans le P.P.A. puis le P.C.A. tel que M. ABBAD ; ne veut pas dire que chez nos interviewées, il n'y avait pas un ordre. Dans leur esprit, tout était structuré non pas par le fait daté lui-même, mais par le rapport que leur mémoire vivante entretenait avec un vécu fait d'une succession d'étapes et de phases qui sont autant de périodes marquantes pour ces combattantes. Mme KETTAF, se rappelle très bien de la personne qui est venue la contacter, de ce qu'il lui a dit, les circonstances de son départ pour le maquis, la nature des contacts qu'elle a eu avec les moudjahidines, sa contribution au maquis (jusqu'au moindre détail), les temps forts de cette présence etc... mais il lui était difficile de dater ces différentes phases. Sa vie, c'est-à-dire sa mémoire, se trouve ponctuée non pas des dates mais par des événements qui ont laissé de profonds traces dans son vécu. A l'historien de démêler tout ça, de mettre les choses en ordre, de dater ce qu'il y'a à dater. Cependant il n'a nullement le droit de faire des impasses sur des phases qui restent pour lui « incasables », qu'il n'arrive pas à situer dans le temps. Nous ouvrons, ce faisant, un autre volet celui du rapport qu'entretient l'histoire datée, événementielle, l'histoire positiviste avec l'Homme dans

toute sa dimension : ses peurs, ses angoisses, ses émotions etc... et là se tissent des liens entre l'histoire et la psychanalyse car les souvenirs sont des événements enfouis dans l'inconscient. En reconstituant et en sélectionnant des événements, la mémoire reproduit les images, les souvenirs du passé. Comment se fait cette sélection, ce refoulement ? C'est à ce niveau - là, que l'historien ne saurait se passer de la contribution du psychanalyste.

Alors une mémoire côté cour et une mémoire côté jardin, avec toujours ce même modèle reproduisant à l'infini la dichotomie femme / homme, intérieur / extérieur, dedans / dehors ? Ce n'est pas aussi simple que cela. Quand j'ai interrogé Gaby GIMENES, j'avais en face de moi la militante du P.C.A d'abord, c'est-à-dire une mémoire institutionnelle, la femme venait après. Elle m'entretenait du parti, de la création et des objectifs de l'Union des Femmes d'Algérie<sup>15</sup>. Elle ne m'a pas parlé de sa propre expérience de militante<sup>16</sup>. Jamais de «je» ou de «moi» mais «nous». Sauf une fois pour me dire : «Je veux témoigner pour perpétuer la mémoire de Abassia FODIL<sup>17</sup>. Est-ce par modestie, par effacement jusqu'à l'abstraction de l'individu au profit du Parti, ou les deux à la fois ? Témoignage réfléchi ou spontané, où est la part de l'acte conscient et de l'inconscient.

Tout en me méfiant des schématisations, il me semble, au vu de ma modeste expérience et du profil de mes interviewés, que la femme est plus spontanée que l'homme. Celui-ci maîtrise son discours, il le domestique, il le rend chaque fois plus limpide. Peut-être à force de témoigner, ceci est devenu en quelque sorte un savoir faire pour de nombreux moudjahidine. Parler de sa vie privée serait pour lui une marque efféminée, il ne se laisse pas envahir par les

---

<sup>15</sup> EL KORSO, Malika - Une double réalité pour un même vécu - in Confluences Méditerranée, n°17 - l'Harmattan, Printemps 1996.

<sup>16</sup> GIMENES, Gaby ex-conseiller général d'Oran, condamnée à perpétuité par le régime Pétain ; condamnée à 45 ans de travaux forcés le 4 août 1957 par le Tribunal permanent des Forces Armées d'Oran. Informations tirées de KESSEL, Patrick et PIRELLI, Giovanni.- Le peuple algérien et la guerre, lettres et témoignages 1954 - 1962 - Paris, Maspéro, 1962.

<sup>17</sup> FODIL, Abassia première Algérienne musulmane membre du Comité central du P.C.A. Elle fut tuée avec son mari, par l'O.A.S. le 26 décembre 1961.

sentiments de peur de mettre à nu ses faiblesses, ses défaillances. Mis à part l'état physiologique de la mémoire et le rapport qu'entretiennent les gens avec leur propre passé, le témoignage change selon le statut de l'interviewé, selon que la personne s'adresse à un responsable, à un militant de base, à un chercheur ou à un anonyme. Le témoignage devient alors un discours. Il est construit en fonction de la circonstance, des objectifs attendus et des visées personnelles. Ce constat s'applique plus particulièrement aux hommes mais aussi aux femmes structurés dans l'ex parti unique le F.L.N.

Comme le fait remarquer José GOTOVITCH dans son travail sur les témoignages de résistants dans Mémoire de la guerre et occultation

« Le discours-fonction est un autre élément perturbant de l'interrogation des résistants : selon qu'il s'agit d'un homme, d'une femme, d'un chef, les perspectives sont très différentes. Ainsi, les hommes ne parlent jamais du quotidien. Or, quelle était la réalité de l'illégal, de quoi étaient faites leurs journées ? En revanche, la femme résistante qui a souvent agi au niveau de secrétaire, de coursière, de dactylo, vous parle du quotidien, de la nourriture, de petites choses qui faisaient sa vie, et vous vous rendez compte qu'il y a un décalage entre les deux discours. Ils appartiennent à la même organisation, ils vivent dans le même monde, mais à les entendre, vous vous demandez quand ils se rencontrent »<sup>18</sup>.

Mais l'expérience d'Odile RUDELLE en matière de collecte de témoignages, a montré la face cachée de l'iceberg. Son travail sur Les hommes politiques et la guerre d'Algérie révèle la fragilité psychique de ces anciens responsables :

« Avant 80 ans, ils sont assez forts pour raconter l'histoire officielle, mais après cet âge je me heurte à la culpabilité du vieillard qui prépare sa mort... Que faire quand un homme pleure au cours de l'entretien ? »<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> GOTOVITCH, José - Mémoire de la guerre et occultation - in mémor, Bulletin d'information - Lille, 1983, n°1 - p. 11.

<sup>19</sup> RUDELLE, Odile - Les hommes politiques et la guerre d'Algérie - Communication au IVE colloque international d'Histoire orale - Aix-En-Provence, 24-26 septembre 1982.



Dans ce cas et quel que soit le sexe de l'interviewé, l'historien se trouve confronté à un problème de déontologie. Faut-il continuer à fouiller une mémoire doublement meurtrie ou faut-il carrément s'arrêter ? Tout dépend de ce que l'on cherche, il n'est pas question, bien évidemment, de mener une interview comme un interrogatoire policier, de toutes façons le résultat serait catastrophique.

Au cours de mes entretiens avec les moudjahidate, beaucoup de choses ont été dites avec beaucoup d'émotion : dans les larmes, les sanglots, la douleur, les éclats de voix, dans le rire nerveux et libérateur à la fois. Il est difficile de forcer la mémoire à se remettre en marche :

« Mais c'est une chose utile, parce que il nous faut dessiner ces figures de combattantes, de militantes. Il ne faut pas les laisser se dessécher dans le temps et s'effriter comme s'effritent les pierres, ce sont des êtres vivants, et même si c'est dur psychologiquement, il faut dépasser les difficultés et continuer à travailler, parce que notre avenir mental, notre avenir d'imaginaire en dépend »<sup>20</sup>.

### **1.3. Méthodologie pour une mémoire des femmes**

La collecte des témoignages, si elle n'a pas été trop difficile pour moi, pose de sérieux problèmes sur le plan du traitement, de l'analyse et de l'exploitation historique des informations recueillies. La faiblesse des éléments d'analyse conceptuels et d'approche méthodologique dénotent le niveau général de la recherche en Algérie qui souffre d'absence de supports scientifiques de haut niveau. Un décalage en décennies, si ce n'est plus, caractérise l'état de la recherche nationale par rapport à ce qui se fait, à travers le monde, en matière de sciences humaines de façon générale et en histoire de façon plus particulière.

Sur le plan de la méthode, les entretiens que j'ai menés ont été semi-directifs. Je n'avais ni questionnaire (de type sociologique), ni une grille thématique préétablie mais plutôt un canevas de discussion. Ma recherche ne partait pas de présupposés pour le vérifier sur le terrain. Je voulais que ce soit récit proprement dit, plutôt que des réponses à des

---

<sup>20</sup> MEDIENE, Benamar - intervention lors de la table ronde du 15 juin 1988 - op. cité - p. 90.

questions ; ce qui comptait pour moi, c'était de faire parler les femmes sur leur participation à la lutte de libération nationale et la manière dont elles ont traversé ces « sept années de braise ».

Les différents témoignages sont empreints d'une grande simplicité dans la relation intervieweur-interviewées, dans le verbe dans l'expression (que ce soit en arabe ou en français), dans l'image transmise. Je reste toujours surprise par la fraîcheur de la mémoire des moudjahidate, quarante années après. L'absence de chronologie datant les différentes phases de leur témoignage ne m'est apparue, qu'une fois l'enregistrement effectuée et transcrite. La cohérence du témoignage, l'enchaînement des idées, la communion entre les moudjahidate, la chaleur des débats ont fait passer la chronologie, qui est censée être la pierre angulaire de toute approche historique, en arrière plan. Les choses étaient si bien construites dans l'esprit des interviewées qu'elles n'éprouvaient nul besoin de se référer à une date ou de prendre un point de repère chiffré.

Il est vrai que le témoignage est, dit enregistré et non écrit (à l'exception des témoignages de Zhor ZERRARI et Khedidja BOURRAS). L'avantage sur le plan méthodologique (témoignages enregistrés à vif sur cassettes) est que le témoignage nous est livré de manière brute, spontanée ou plus exactement naturelle. Il ne fait pas l'objet de retouches, il n'est pas manipulé, il ne donne pas lieu à une seconde lecture, à la différence du témoignage écrit qui laisse toute l'attitude à son autour de le recentrer, de le corriger, de le repenser.

A partir de ces témoignages, nous avons pu constituer trois corpus :

### **1.3.1. Les infirmières qui sont montées au maquis :**

Les maquis avaient un besoin vital d'infirmières. Issues de l'école paramédicale ou des lycées, formées par le Dr NEKKACHE<sup>21</sup> à Oran, elles rejoignaient le maquis après un court stage de secourisme pour travailler dans une équipe sanitaire. Elles soignaient les maquisards et donnaient des

---

<sup>21</sup> EL CORSO, Malika - Approche de la participation de la femme algérienne à la lutte de libération nationale. Un exemple : les femmes de l'école paramédicale d'Oran - table ronde - op. cité.

soins à la population civile surtout, aux femmes et aux enfants.

**1.3.2. Les poseuses de bombes et les « femmes berrata »** c'est-à-dire celles qui cachaient les pistolets sous le voile. Elles eurent le rôle le plus poignant et le plus spectaculaire. Tout le monde est d'accord sur le fait que le réseau bombe n'aurait jamais aussi bien fonctionné, sans les femmes (Zhor ZERRARI, Djamil BOUHIRED, Djamil BOUBACHA et bien d'autres). C'est sur elles que les responsables F.L.N. d'Alger ont misé, c'est par elles que l'attention du public a été le plus attirée, c'est elles qui donnèrent le plus de mal à MASSU à ses paras. Les poseuses de bombes font plus la une des journaux colonialistes, que les « victoires » des officiers paras dans le djebel.

### **1.3.3. Les moussebilate**

Ce sont les grandes anonymes de la Guerre de libération nationale. Ce sont toutes ces femmes qui préparaient à manger aux moudjahidine, qui roulaient et préparaient le couscous, qui lavaient et cousaient les tenues des maquisards, les hébergeaient, faisaient la collecte d'argent ; elles faisaient le guet, elles étaient agents de liaison... Bref les moussebilate étaient peut-être chargées de tâches moins ardues que les autres « sœurs », mais oh ! Combien précieuses pour la bonne marche de la Révolution. Lampistes, elles sont restées dans le noir avec pour seule consolation, la conviction d'avoir servi la cause.

## **2. LA MÉMOIRE DES MILITANTES : TÉMOIGNAGES**

Une vingtaine de témoignages bouleversants, patiemment recueillis enregistrés décryptés nous livrent des trajectoires, des expériences ponctuées d'épreuves douloureuses. La grille thématique qui se dégage se présente comme suit : la prise de conscience - l'engagement, le vécu au maquis, la vie en prison, l'après-indépendance.

En 1954, elles avaient à peine quinze, dix huit vingt ans ... Un âge relativement jeune auquel on peut imputer le manque de maturité et l'exaltation juvénile de l'adolescence.

Il ressort des différents témoignages que les filles étaient mûres. Vivant et côtoyant le racisme et l'injustice, leur engagement était un engagement réfléchi.. Djamila T. n'avait que quinze ans quand elle a fait le choix de monter au maquis. A dix sept ans, elle était condamnée à vingt ans de travaux forcés ; un verdict supérieur à son propre âge. Quinze ans, c'est jeune, mais le climat socio-politique dans lequel baignaient ces « filles », ces héroïnes, a fait que leur « engagement allait de soi », lançaient-elles en direction de nos étudiantes.

## 2.1. Le devoir de mémoire

De ces années de lutte et de souffrances, leur mémoire garde des séquelles physiques et psychologiques. Leurs témoignages empreints de pudeur et de modestie, leur fait dire : « mais je n'ai rien fait », ou bien :

« se raconter au présent, sans penser aux frères et aux sœurs qui ont offert leur vie à la fleur de l'âge ; se raconter à présent avec ce que nous vivions à l'heure actuelle est très douloureux »<sup>22</sup>.

Un autre témoignage

« Il est extrêmement gênant de parler de soi, alors que des milliers et des milliers de frères et de sœurs ont donné le meilleur d'eux-mêmes, sans parler de ceux qui, allant jusqu'à l'ultime sacrifice ont fait don de leur vie pour que vive l'Algérie »<sup>23</sup>.

Cette réflexion de Zhor ZERRARI est partagée par toutes les moudjahidates qui l'entourent : Mimouna BOUAZIZ (épouse de feu colonel OTHMANE), mesdames KETTAF, BENYAHIA, GUERRAB, BOURRAS, TAIBI, BOUDJELLAL, GIMENES, TOUALBI, ZEMMOUCHI, ZELMAT, BRACHMI... et toutes celles que je ne peux citer ici.

Cette gêne qui procède de la pudeur, s'apparente à un refus intérieur de se dire, de se remémorer un passé intense plein d'espoir mais douloureux ; refoulé sous la pression d'un quotidien difficile à assumer trente années après l'indépendance. Mais cette gêne est vite dépassée, le sens du devoir l'emporte.

---

<sup>22</sup> Témoignages de BOUAZIZ, Mimouna - Oran, 1990.

<sup>23</sup> Témoignages de ZERRARI, Z. - Juin 1988.

Témoigner ce n'est pas seulement se dire, parler de son expérience même de la manière la plus objective qui soit, mais c'est aussi faire acte d'un devoir de mémoire envers la jeune génération.

« Je crois qu'il est du devoir de chacun de nous de léguer aux générations futures tout ce que nous savons sur la période de la colonisation, sur la lutte armée et sur toutes les formes de combat du peuple algérien »<sup>24</sup>.

Si les archives, la presse sont nos instruments de travail préférentiels, elles ne véhiculent pas malgré les descriptions la charge émotionnelle du témoignage ; témoignage porté par une voix, un rictus, une larme, une phrase que coupe une gorge nouée pour mille et une raison que la raison ne saurait expliquer. Le texte d'histoire reste un texte figé, froid quel que soit l'effort de celui qui fera l'effort de l'humaniser.

Mimouna BOUAZIZ a insisté sur le droit des jeunes générations à la « véritable connaissance de leur histoire ».

« Il faut dire aux jeunes, les conditions dans lesquelles on a obtenu notre indépendance et vous les jeunes vous devez vous battre pour garder, pour préserver ces acquis parce qu'il n'est pas sûr qu'on va les garder ».

Ainsi témoigner c'est plus qu'un devoir c'est une « mission », c'est un acte historique, car il s'agit de lutter contre l'oubli, contre la mort lente de la mémoire, contre les déviations, contre le néant<sup>25</sup>.

## **2.2. Les points d'ancrage de la mémoire**

Pour se construire la mémoire a besoin de points d'ancrage, autrement dit de référents historiques, ou encore de ce que les ethnologues appellent les « aide-mémoires », c'est-à-dire des évocations de lieux, de noms, de photos, d'objets, d'images, de bruits etc..., de tous ces mécanismes susceptibles de déclencher la mémoire. Dans notre quête de

---

<sup>24</sup> ZERRARI, Z. - Table ronde - op. cité.

<sup>25</sup> VIDAL NAQUET, Pierre - Les Assassins de la mémoire : un Eichaman de papier et autres essais sur le révisionnisme - Paris, La Découverte, 1987. Revue AUTREMENT - Oublier nos crimes - Série Mutations n°114, Avril 1994. (Particulièrement les articles portant sur : Amnésie ; sonder la mémoire collective).

STORA, Benjamin - La Gangrène et l'oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie - Paris. La Découverte. 1991.

la mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale, les points d'ancrage se résumaient à une date fatidique : le 8 Mai 1945 ; à des lieux de mémoire : Barberousse le maquis, et à une période bien précise : les lendemains de l'indépendance.

### **2.2.1. Le 8 Mai 1945 : détonateur de la prise de conscience**

« S'il me fallait indiquer des dates significatives, écrit Zhor ZERRARI, je citerai d'abord et sans hésiter le 08 mai 1945,... J'avais alors 8 ans. Le 8 mai 1945 a été le grand événement de ma vie de future enseignement pour l'enfant que j'étais : on venait arrêter mon père. J'ai alors assister à une scène qui m'a marquée à jamais : des Français ont fait irruption chez nous. Ils ont tout chambardé, tout fouillé, tout renversé. Ils cherchaient quelque chose mais je ne savais pas quoi. Et, je me souviens d'une chose très précise : ma mère avait une machine à coudre « Singer »... Ces hommes qui bousculaient tout mon petit univers ont fracassé le tiroir. Je venais d'assister à ma première perquisition. Par la suite, j'en ai connu bien d'autres. Elles se ressemblaient toutes par leur sauvagerie »<sup>26</sup>.

Mme KETTAF précise : « Nous avons participé, parce qu'il fallait participer. Nous étions politisés, nous connaissions Mai 1945 »<sup>27</sup>.

Mme Djamila TAIBI : « J'étais enfant en 1945, une date qu'aucun Algérien ne peut oublier, nous savions que la répression a été féroce ».

Le 8 mai 1945 cimentera le nationalisme algérien. Les massacres de Sétif, Kherrata, Guelma, et d'ailleurs eurent un profond impact sur toute la population. Les femmes commencèrent à s'organiser, soit dans des cercles féminins soit dans des associations. A Oran, Alger et dans d'autres villes, des comités d'amnistie où l'on compte de très nombreuses femmes voient le jour et arrachent, comme ce fut le cas à Oran, plusieurs condamnés à mort, des mains des bourreaux<sup>28</sup>. Deux associations de femmes font leur

<sup>26</sup> Témoignage de ZERRARI, Z.

<sup>27</sup> Témoignage de KETTAF, Nadra - Oran, 1988-1993.

<sup>28</sup> Témoignage de MERAD, Béchir - Oran, 1995 et GIMENES. Gaby - Oran. 1988-1990.

apparition entre 1945 et 1947 : l'Union des Femmes d'Algérie et l'Association des Femmes Musulmanes Algériennes<sup>29</sup>.

L'un des éléments constitutifs de la prise de conscience de nos moudjahidates, reste sans conteste, le 8 mai 1945. Tous les témoignages y font référence. Pour Mme BOUDJELLAL : « La guerre de libération nationale a commencé le 8 Mai 1945 et non le 1<sup>er</sup> novembre 1954 ». Une manière très forte pour dire que la guerre était déjà dans les consciences. Plus qu'un déclic, c'était déjà la répétition de 1954. Le « nous avons participé parce qu'il fallait participer » de Mme KETTAF, n'est pas à prendre au premier degré. Ces moudjahidate n'ont pas obéi à un ordre donné, mais plutôt à un devoir, à un appel intérieur dont les motivations étaient assez diffuses pour être perceptibles de manière à provoquer un engagement qui ne souffrait, sur le plan de la formation politique, d'aucune carence et sur le plan personnel, d'aucune hésitation.

L'école, le milieu familial ont été deux autres espaces constitutifs de la prise de conscience anti-coloniale pour ces jeunes filles, âgées alors entre huit et douze ans.

Profondément marquées par les massacres du 8 mai 1945, elles ne croyaient pas en la mission civilisatrice de l'école.

« ... Quand à l'école, on montait le drapeau français pour chanter « la marseillaise », nous savions que ce n'était pas notre drapeau, nous savions aussi que nos ancêtres n'étaient pas les Gaulois... ».

L'école est vécue comme un lieu où s'élabore, se pratique, s'exerce l'injustice, la discrimination au quotidien, l'humiliation. Mais aussi paradoxal que cela puisse paraître c'est cette même école qui contribuera à son insu à l'émergence des premières idées politiques à caractère anti-colonial. C'est là aussi que s'affirmera l'engagement patriotique pour nombre de militants et militantes<sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> Consulter le travail de SAI, F. Z. - Question féminine et mouvement national à la veille de 1954 - Oran, Cahiers du CRIDISCH, 1984.

<sup>30</sup> Témoignages de Mme BOURRAS, ZELMAT, BENYAHIA, TALBI, TOUALBI, ZEMMOUCHI, GIMENES, GUERRAB, BRACHMI...

« En voulant nous inculquer, un sentiment d'infériorité, ces institutrices ont fait naître en nous un profond sentiment de révolte ».

De nombreux témoignages s'accordent à dire que l'esprit des futures militants de la cause du mouvement national, s'est aiguisé sur le banc de l'école.

« A l'école on nous apprenait que nos ancêtres étaient les Gaulois ; à la médersa, nous apprenions « min djibalina », et la signification du mot « Istiqlal ».

« Les enfants de la période coloniale », conclut Mme N. KETTAF, « étaient des enfants politisés, un gosse de douze, quatorze ans qui devient fidaï, ne le devient pas par accident ».

Le milieu familial a été un autre lieu de sociabilité. Porteuse d'une contre-éducation, la famille a véhiculé une autre sensibilité patriotique. Les discussions familiales, la médersa, la lecture de la presse nationaliste, les arrestations des militants nationalistes, des parents, des proches, des voisins : les humiliations, le mépris quotidien ; tout ceci ne pouvait que favoriser et hâter une prise de conscience nationaliste en gestation.

« Issue d'un milieu militant et nationaliste, je ne pouvais que suivre le chemin de mon père et de ma mère et de mon frère fidaï. » (Mme F.)

« C'est simple, notre maison, on l'appelait « dar el fellega », tous les militants y trouvaient refuge. » (Mme TOUALBI)

Le père paraît absent dans beaucoup de témoignages sauf chez Z. ZERRARI, et c'est par un poème dédié à son père que s'ouvrent ses beaux : « Poèmes de Prison » :

«Que m'importe le retour  
Si mon père  
N'est pas sur le quai  
De la gare»<sup>31</sup>.

Est-ce le fait de la discrétion, du cloisonnement, ou est ce une mise à l'écart du père ? Dans l'un et l'autre cas, le père était intégré à une dynamique de lutte. J'ai relevé dans

---

<sup>31</sup> ZERRARI, Zhor - Poèmes de Prison - Alger, Ed Bouchène, 1988. Son père a été arrêté et incarcéré en mai 1945, pendant un an. En février 1957, il est à nouveau arrêté, torturé et puis porté disparu.



d'autres cas que le père était au courant de l'engagement de ses fils et filles. Le Premier Novembre a bouleversé les rapports au sein de la famille algérienne. Il a remis en cause les structures de la famille et induit par là-même de profonds changements de mentalités<sup>32</sup>. C'est le grand frère qui semble succéder au père. C'est lui le contact, quand ce n'est pas lui qui recrute directement sa propre sœur, n'hésitant pas à l'exposer à des dangers certains (transport de courrier, d'armes, vol de médicaments, collecte d'argents etc...). De toutes façons « mes parents savaient que j'activais, ils ne me demandèrent aucune explication ». (Z. GUERRAB). Autre bouleversement marquant. A l'autorité parentale ou maritale s'est substituée une autre. Le parcours de Aïcha B. est une véritable anthologie en la matière. Née en 1939 à Arris, mariée à l'âge de quinze ans, divorcée à seize ans d'un mari qui deviendra moudjahid ; elle se remariera contre son gré, avec un harki, à la demande du F.L.N.

« Après mon divorce, je suis retournée vivre chez mes parents. Dans notre village, il y avait un traître qui travaillait avec l'armée française, il était amoureux de moi et voulait m'épouser, mais je le repoussais à chaque fois en refusant sa demande en mariage en accord avec mon père, bien sûr. »

Face à l'obstination de Aïcha B. Le « traître » la menaça, elle prit peur et sur les conseils de son père décide de rejoindre le maquis.

« J'ai envoyé un message au Front... La réponse des frères était surprenante. Ils me demandaient d'accepter sa demande en mariage car je pourrais leur être d'un grand secours. J'ai obéi parce que c'était le F.L.N. qui me le demandais ».

A l'autorité du père succède une autre autorité : celle du Front de Libération Nationale. Celle-ci est-elle plus forte que celle du père ? Celui-ci a-t-il perdu toute autorité sur les membres de sa famille, plus particulièrement sur ses propres filles ? La question ne se pose pas en ces termes et pour l'avoir compris tardivement, les anthropologues du colonialisme qui étaient restés à leurs schémas de « famille algérienne sclérosée par ses traditions vétustes » ont signé,

---

<sup>32</sup> FANON, Frantz - Sociologie d'une révolution - Paris, Maspéro, 1959.

dès 1954, l'échec des généraux de l'armée française. Le changement de mentalités qui a affecté les fondements d'une société des plus traditionnelles, comme celle de l'Algérie, était d'une ampleur et d'une profondeur tel que, ce qui passait pour être un acte des plus répréhensibles avant le Premier Novembre, était devenu un acte militant, plus encore un devoir envers la Révolution.

### **2.2.2. BARBEROUSSE\*\* et les maquis : deux lieux de mémoire**

« La mémoire s'accroche à des lieux comme l'histoire à des événements »<sup>33</sup>, Barberousse et le maquis resteront à jamais gravés dans les mémoires de toutes les combattantes.

Les militantes qui ont fait de la prison, celles que Djamel AMRANI a appelé « nos soleils sous les verrous », qui ont été atrocement torturées, parleront avec beaucoup de sensibilité, de finesse et de tact et quelque fois avec humour de leur univers carcéral. A les entendre parler de cette tranche de leur vie, on a l'impression qu'elles continuent à narguer leurs tortionnaires toujours présents en elles.. Dans cet univers, défile sous nos yeux une population féminine très jeune qui portait sur ses épaules une partie du lourd fardeau : l'Algérie. Les premières années de détention furent très dures pour ces femmes : parce qu'elles firent connaissance pour la première fois de leur vie avec la prison : parce qu'elles subirent ce qu'il y a de plus offensant pour un être humain et de surcroît pour une femme la violation du corps et de l'esprit par la torture : parce qu'elles seront dans les mêmes cellules que les détenues de droit commun. C'est alors que s'engage un long et pénible combat fait de grèves de la faim à l'issue desquelles ces prisonnières sont rangées dans la catégorie A.

Se soutenant mutuellement elles s'organisent à l'intérieur des prisons et des camps pour arracher leurs droits au parler, pour communiquer avec le monde extérieur, pour bénéficier de la presse, de la radio, pour pouvoir

---

\*\* BARBEROUSSE : prison centrale d'Alger, aujourd'hui Serkadji.

<sup>33</sup> NORA, Pierre (sous la direction de) - Les Lieux de mémoire, 7 vol.- Paris, Gallimard, 1984-1993.

correspondre avec leurs parents et plus librement avec leurs avocats. Appelées à s'adapter à leur nouvel univers, les détenues formeront « une grand famille », solidaires, elles affronteront ensemble les moments les plus durs de leur vie, faits de solitude, d'angoisse, de désespoir, de peur, de crises de larmes, de silence prolongé etc... Elles vivront surtout dans « l'horreur des exécutions ». Les souvenirs les plus traumatisants resteront ceux des exécutions des condamnés à mort. La peur, l'angoisse, étaient le lot quotidien des détenus hommes et femmes de Barberousse, d'Oran ou de Constantine, qui dans un même élan, accompagnaient aux cris de « Allah Akbar » et de chants patriotiques le martyr du moment. Elles chantaient « pour ne pas mourir », pour conjurer le sort, pour se donner plus de courage, pour en donner encore d'avantage à celui que les bourreaux sont venus chercher. Chanter était devenu, une arme aux mains de ces détenues. Chanter c'est communier toutes ensemble avec le frère - chahid pour une dernière prière. Chanter c'est accompagner au-delà de l'échafaud par des : « Allah ou Akbar », « Allah yerham echouhada », « Tahyia el Djazair », le chahid emmené vers la guillotine.

Unies dans le même combat, détenues algériennes et détenues européennes (J. GUERROUDJ, G. GIMENES, A. STEINER, D. MINNE et bien d'autres...) chanteront d'une même voix « Min Djabalina ». Écoutons les témoignages de Z. ZERRARI et de J. GUERROUDJ et Annie STEINER :

« Barberousse restera à jamais gravée dans nos cœurs, Barberousse, c'est les exécutions, les angoisses, la peur, ces longues nuits dans l'attente des aubes meurtrières ».

« Cette solidarité étroite, ce soutien vigilant des unes aux autres, c'était notre pain quotidien qui nous permettait non seulement de survivre, mais de vivre à travers la tempête de nos existences saccagées, de nos frères massacrés. »

« La prison n'est jamais la même ; elle évolue avec le nombre car c'est le nombre qui nous a rendues fortes ; plus nous étions nombreuses et plus nous étions imbattables. » (Annie STEINER dans le film « BARBEROUSSE, mes sœurs »).

Mais Barberousse, c'est aussi la fête

« Nous dansions, nous chantions... on se maquillait au stylo à bille. On avait des inventions terribles. De la prison,

nous en avons fait une maison de la culture sans moyen » (Z. ZERRARI).

« Quand nous étions dans la cour (de Barberousse), écrit J. GUERROUDJ, toutes les cinq [condamnées à mort, D. BOUHIRE, D. BOUAZZA, B. HOCINE, et D. AKROUR, ces deux dernières mineurs] nous dansions et nous chantions parfaites cigales, moitié par défi, moitié pour nous défouler »<sup>34</sup>.

Barberousse, c'est aussi l'école :

« On étudiait, on lisait, nous donnions des cours d'arabe et de français. On alphabétisait celles qui ne savaient ni lire, ni écrire. » (Z. ZERRARI).

Les détenues préparaient des examens, dessinaient, écrivaient, jouaient des pièces de théâtre... Z. ZERRARI et D. MINNE préparaient l'examen spécial d'entrée à l'Université. Z. DRIF s'était inscrite en droit, d'autres moujahidate suivaient des cours par correspondance. Mais que de batailles livrées et de grève de la faim, pour en arriver là.

A Barberousse, et dans les autres prisons, chaque 1<sup>er</sup> Novembre est fêté par des chants patriotiques.

Le 1<sup>er</sup> Novembre 1957 a été fêté à grands bruits ... Tout a commencé par des chants qui provenaient des condamnés à mort. Tous les quartiers de la prison se sont mis à chanter à l'unisson :

« La prison a alors craqué, la prison a croulé sous les applaudissements de milliers de mains, c'est en cela qu'une prison est vivante ou du moins que les détenues politiques sont vivantes ». (Z. ZERRARI).

Autre lieu de mémoire, riche en souvenirs tout aussi pénibles et poignants : le maquis :

« La vie au maquis ne se raconte pas facilement ; il est impossible de raconter ce que peut vivre un maquisard ou une maquisarde puisque nous vivions sans aucun espoir de survie ou d'une vie meilleure. Nous étions sûrs qu'un jour ou l'autre, nous serions indépendants, mais au maquis nous ne pensions pas survivre et voir cet événement. » (M. BOUAZIZ)

---

<sup>34</sup> GUERROUDJ, Jacqueline - Des douars et des prisons - Alger, Ed Bouchène, 1993 - p. 46.

Au maquis, les femmes ont travaillé très dur « la femme a travaillé comme un âne » s'est exclamée Mme KETTAF, lors de la table ronde organisée le 15 juin 1989. Effectivement, au front deux principales tâches les attendaient : elles étaient chargées de soigner les moudjahidine, d'organiser des infirmeries mobiles d'une part, et apprendre aux femmes des douars certaines règles d'hygiène et soigner les populations civiles, d'autre part. Mme KETTAF me parlait de son vécu avec une rage au cœur qu'elle traîne avec elle jusqu'à présent :

« J'aurais voulu naître homme... au niveau du maquis, il y avait un paternalisme outrancier... par rapport à la maturité et au travail sanitaire que j'ai fait, j'étais isolée par rapport à un homme ».

Les femmes, qui ont vu dans leur engagement un acte émancipateur, se trouvent à nouveau prises en charge par les « nouveaux pères ». Après le père, le frère, le cousin, se sont les « frères » de combat qui s'arrogent ce droit sur les moudjahidate. Dans son récit de vie, Voyez nos armes, voyez nos médecins<sup>35</sup> le Dr BENSALÉM Djamel Eddine fait état de ce paternalisme dont plus d'une moudjahida a eu à souffrir. Parce qu'elle était femme, la djoundia ne devait pas figurer sur les premières lignes de feu : parce qu'elle était femme, elle faisait l'objet d'une attention particulière de la part de ses supérieurs qui reproduisaient ainsi, peut-être sans se rendre compte, l'autorité du père ou du frère aîné. Du courage, personne ne le lui contestait, mais AMIROUCHE a préféré voir les femmes de sa wilaya (Neffissa LILLIAM, Danielle MINNE, et Raymonde PESCHARD) en Tunisie. Ce paternalisme de façade cachait mal, l'exclusion sans nom dont était l'objet la femme au maquis. Il est temps de démythifier cette image populiste ou l'égalitarisme entre hommes et femmes au maquis a constitué dans un passé récent, le credo de tous les discours officiels et officieux. Pour quelles raisons les responsables ont-ils décidé de faire sortir les maquisardes hors frontières ? Pour le moment il est impossible de répondre à cette question du fait de l'inaccessibilité des

---

<sup>35</sup> BENSALÉM, Djamel Eddine - Voyez nos armes, voyez nos médecins - Alger, E.N.A.L., 1985.

archives du F.L.N.- A.L.N.<sup>36</sup> La seule hypothèse, plausible pour le moment, reste liée au statut social de la femme.

### **2.2.3. Les lendemains de l'indépendance**

1962, c'est la grande joie, c'est le rêve qui se réalise, c'est la libération de tout un peuple. C'est l'indépendance. Celle-ci est assimilée, par nos moudjahidate à un véritable « accouchement : longues souffrances et enfin le bonheur de voir et de toucher son bébé », l'Algérie. Seule une femme peut faire une pareille comparaison.

La douleur de ceux et celles qui ne sont plus, renforce la conviction, donne plus de courage. Cependant les événements liés à la proclamation de l'indépendance, à l'été 1962, et à l'après coup d'Etat en 1965, posent problème pour ceux et celles qui ont pris part au combat. Fatiguées, après sept années de guerre elles ne comprennent pas. Marginalisées, exclues de la scène politique, exclues du projet de société pour lequel elles avaient combattu elles se sentent inutiles, parce que abandonnées. Aucune n'a accédé à un poste de responsabilité. Sur 194 membres, la première Assemblée Nationale Constituante compte dix femmes, toutes anciennes militantes. Elles ne seront plus que deux sur les 138 membres à la deuxième Assemblée. Au parti, au syndicat, aucune n'accède à un poste de responsabilité et lorsqu'elles y arrivent, elles remplissent le rôle de figurantes. La fatigue psychologique fait place à l'amertume, puis vient le temps de la révolte : les événements du 5 octobre 1988, le vote par procuration.

---

<sup>36</sup> Selon HARBI, Mohamed, cette décision est d'abord l'expression du refus d'admettre la présence des femmes au maquis et aussi une forme d'exclusion de certaines maquisardes qui aspiraient à une certaine égalité avec « frères ». AMRANE, D. réfute cette analyse. Pour elle - Le retrait des maquisardes est justifié par l'intensification de la guerre et l'extension des zones interdites qui rendaient plus rudes leurs conditions de vie - op. cité - p. 64.

« Quand nous nous sommes engagées dans les rangs du F.L.N / A.L.N. nous n'avons pas demandé l'autorisation de nos parents et maintenant on nous dit « c'est ton mari qui va voter à ta place », se sont exclamées les moudjahidate.

Au cours de mes différents entretiens et conversations et chaque fois que j'ai cherché à en savoir plus sur le sens de leur engagement, elles répondaient unanimement que leur participation au combat libérateur était à leur yeux un gage pour leur droit à la citoyenneté.... Mais elles déchanteront très vite :

« Nous avons survécu, mais nous jalousons à présent les morts. Ils sont morts avec l'idée que leurs frères et leurs sœurs vivraient une vie meilleure... Nous avons été trahis... Mais à présent nous avons compris que nous voulions instruire un peuple sans l'avoir d'abord éduquer : éduquer dans le sens du civisme, du respect d'autrui, de l'amour de la partie, l'amour de son prochain et la responsabilité dans le travail ». (Mimouna BOUAZIZ).

« Trahison », le mot a été dit et maintes fois répété. Ces femmes résistantes qui furent les égales des hommes dans le courage, la douleur et le martyr n'eurent droit, à la fin de la guerre ni aux honneurs (pas de grade pour les femmes), ni au respect, ni à la liberté, ni à la gloire. Il faudra attendre le 5 avril 1997 pour que certaines d'entre elles se voient attribuer à titre posthume, la médaille de l'ordre du mérite national au rang de « Athir » : les chahidate Hassiba BENBOUALI, Fadhila SAADANE, Ourida MEDDAD, et Malika GAID<sup>37</sup>. Celles qui sont encore en vie elles ont été élevé au rang de « Djadir »<sup>38</sup>.

---

<sup>37</sup> Journal Officiel de la République Algérienne ; n°24 du 23 avril 1997.- p. 4.

<sup>38</sup> Est attribuées la médaille de l'ordre du mérite national au rang de « Djadir » à Mmes : BOUHIREN, Djamilé, LOUCIF, Fatma, AKROUR, Djouher, DRIF, Zahia, MOUSSAOUI, Zoulikha « dite » Leila, NETAR, Jacqueline épouse GUERROUDJ, DERRAR, Anissa épouse BERKAT, HOCINE, Baya,

« Quand vous rentrez sur les frontières, que vous vous êtes « crevées » dans les maquis, que vous avez tout accepté et que vous trouvez un rigolo qui vous dit de porter la djellaba et qui vous commande... ; je ne suis pas d'abord car j'ai lutté au même titre que lui ! Les sœurs ont beaucoup souffert de ça. Le seul moyen de m'en débarrasser, c'était de me marier, et effectivement je me suis mariée à un djoundi » (Mme N. KETTAF).

« Nous ne nous sommes pas mises à l'écart, bien au contraire nous continuons à militer dans l'ombre en éduquant nos enfants... » (Z. GUERRAB).

« Je souhaite que l'Algérie connaisse la paix et le bonheur pour lesquels on a lutté pendant de longues années, mais je suis prête à reprendre les armes une deuxième fois pour défendre mon pays, car je n'accepterai jamais qu'un Algérien tue son frère algérien pour des paroles ou des idées. » (Zohra, une Moussebila)

### **2.3. Les silences, l'oubli, l'occultation, la censure**

Le témoignage est un acte de mémoire qui vient après coup. La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale est faite de souvenirs et d'oublis, d'occultation volontaire ou involontaire, de censure... Les spécialistes de la mémoire savent que le présent détient sur le passé ; que celle-ci est sujette à l'érosion du temps.

« Dans quelle mesure, le témoin, nous rapporte-t-il, alors qu'il est convaincu de ce qu'il dit, le fait vécu ou bien plutôt recrée à travers le prisme de son souvenir

---

BOUBACHA, Djamila, MAHFOUD, Ourdia « dite » Fella Hadj, TALEB, Kheïra « dite » Leïla : GHOU MRANI, Zahra, KHELIFA, Fella, KASMI, Rahma, LAKHAL, Aïcha, BOUREZAG Messaouda, FIORIO ANIE (STEINER), Vergine Blanche, MADACI, Houaria épouse ABID, Saïd, BELMIHOUB, Mériem épouse ZERDANI, GUENIF, Aïcha, BELLAMI, Khadra épouse MEKIDECHE, IGHIL AHTIZ « dite » Hamdane, Louisa, MESLI, Meriem Fadila, HAMOUD, Nafissa - idem - p.p. 4-5.



de son expérience, de sa propre compréhension elle-même changeante de l'histoire vécue alors ? »<sup>39</sup>.

Par ailleurs conscientes de l'effet volontaire qu'exerce l'individu sur sa propre mémoire, bien des moudjahidate m'ont mise en garde :

- « Les moudjahidate ne vous diront pas tout, beaucoup vont se censurer » :

- « On ne vous parlera jamais de ces femmes qui ont trahi ou collaboré avec les autorités françaises et qui ont été exécutées au même titre que les hommes. Elles n'ont pas été épargnées par les purges... » (Mme Fatiha S.) ou encore :

« Il y a eu des crimes commis au nom de la Révolution... les résistants et les résistantes on tort de ne pas en parler » (Mme Kheira B.).

Sur cette question d'une importance capitale je n'en saurai pas plus. Comprenant que je ne pouvais rien obtenir d'autre, je ne fis pas l'effort d'en savoir davantage.

### **La torture : objet refoulé ?**

Dans la plupart des témoignages recueillis, la torture est évoquée de manière pudique avec le minimum de détails<sup>40</sup>. Le récit jusque là clair et précis se brise d'un coup... C'est le silence, l'émotion. Le refus conscient ou inconscient de dire l'indicible. Est-ce dû au fait qu' :

« évacuer de ses souvenirs une épreuve tragique ou une expérience qui laisse derrière elle un goût amer, relève d'une attitude normale, ne serait-ce que pour tenter de retrouver un certain équilibre »<sup>41</sup>.

---

<sup>39</sup> COQUERY-VIDROVITCH, Catherine.- Sources orales et histoire de l'Afrique - in Mémoires de la colonisation, op. cité. - p. 101.

<sup>40</sup> AMRANE, D. a fait le même constat - Sur les vingt détenues que j'avais connues personnellement en prison et grâce aux témoignages d'autres détenues, je suis certaine qu'au moins onze d'entre elles ont été torturées. Or, trois seulement en parlent, ce qui prouve bien une volonté désespérée d'oublier pour protéger son intégrité psychique - op. cit.- p. 281.

<sup>41</sup> VEILLON, Dominique - La seconde guerre mondiale à travers la source orale, table ronde de l'I.H.T.P. sur - questions à l'histoire, 20 juin 1986 - p. 60.

Au contraire des hommes qui parlent dans le détail de la torture, les femmes éprouvent des difficultés à se dire. Est-ce parce que la torture a un rapport avec un corps sacralisé, maintenu caché, qu'on ne montre pas : est-ce parce qu'elle avilit davantage la femme que l'homme moralement, physiquement et socialement, qu'il n'en est pas fait état dans les témoignages des moudjahidate ? Les hommes parlent du supplice de la bouteille sans que cela soit demandé. Il est certain que les moudjahidate aient subi les mêmes tortures que les hommes, ou peut-être, sûrement, de plus humiliantes. Écoutons le témoignage cauchemardesque de Djamila BOUPACHA :

« Dans la nuit du 10 au 11 février 1960, des gardes mobiles, des harkis...une cinquantaine environ descendaient des jeeps et camions militaires... et se présentaient au domicile de mes parents... sur place j'étais sauvagement battue... Au centre de tri... j'appris ce que cela signifiait : tortures à l'électricité (électrodes placées au bout des seins... la torture électrique alternait avec les brûlures de cigarettes, les coups de poing et le supplice de la baignoire. Après quelques jours, on m'administra le supplice de la bouteille, c'est la plus atroce des souffrances. Après m'avoir attaché dans une position spéciale, on m'enfonça dans le vagin le goulot d'une bouteille, je hurlais et perdis connaissance »<sup>42</sup>.

Les services se retrouvent davantage chez les maquisardes que chez les autres combattantes notamment celles qui étaient en milieu urbain. Minoritaires et vivant dans un milieu masculin, sans nous le dire, les moudjahidate nous ont fait sentir tous les points d'interrogation que posaient leur présence au maquis. La gêne mutuelle, le fait d'être toisé, convoitée, regardée du coin de l'œil : toutes ces choses qui embarrassent, ne sont pas dites clairement. La gêne, le malaise, la pudeur que véhiculent les témoignages portant sur ces questions sont en eux-mêmes des indicateurs d'une occultation à demi-avouée... Et pourtant au détour d'un

---

<sup>42</sup> DE BEAUVOIR, Simone et HALIMI, Gisèle - BOUPACHA Djamila - Paris, Ed Gallimard, 1961, extrait de la plainte déposée par BOUPACHA, Djamila - p.p. 216-217.

témoignage, j'apprends que certaines, à peine arrivées ont fait l'objet de demande en mariage.

Cruelle réalité pour celle qui a cassé les chaînes ; la plupart du temps avec la complicité de sa mère ; pour une autre réalité. Parce qu'elle est femme, parce qu'elle est la seule femme parmi les hommes au maquis, la moudjahida n'hésite pas à se comparer à une « bombe », renouant ainsi avec la réalité sociale qu'elle pensait avoir laissé derrière elle.

En travaillant sur la mémoire des moudjahidate, j'ai moi-même été subjective procédant à mon corps défendant à une auto censure-sélection, en amont et en aval. En amont, je ne me suis pas permise de poser des questions trop indiscretes, par respect à la personne, à son passé ensuite et enfin à son intimité. Ce qui aurait constitué un élément de blocage pour celles qui avaient bien voulu témoigner dans l'anonymat. Nous touchons là à des questions qui ne relèvent pas de la vie publique (au maquis, dans la clandestinité ou en prison par exemple) mais de la vie privée des combattantes. C'est peut-être là que s'arrête « l'histoire racontée » par ces moudjahidate d'hier, ces citoyennes d'aujourd'hui qui clament bien haut leur victoire, pas seulement une victoire sur le colonialisme mais aussi sur les contraintes multiples liées à la participation de la femme pendant la Guerre de libération nationale :

« Nous l'avons gagné notre Révolution, puisque nous somme là ! ».